

À la pointe de l'innovation textile, le pays se distingue grâce à sa proximité géographique avec les marques italiennes, françaises et suisses, à ses faibles coûts de production et à ses préoccupations écoresponsables. Reportage dans une région devenue un acteur incontournable. VINCENT BARROS

BUSINESS
MODE

Le Portugal, cette usine du luxe

Quand on l'approche, en ce lundi matin d'automne, on connaît déjà la réputation de Petratex. Pas de photos, ni de vidéos, telles sont les conditions fixées par la direction. Située à Paços de Ferreira, à une demi-heure de route au nord-est de Porto, dans une région où l'industrie textile emploie 120'000 personnes, l'entreprise tient à garder le secret sur ses quelque 140 clients, dont de nombreuses marques de luxe. Interdiction de citer des noms.

Dans le hall d'accueil, quelques Ball Chair du designer Eero Aarnio, emblématiques des années 60. Sur le mur, des phrases écrites à la main sur une grande partition parlent de rêve et de bonheur. Au plafond, des étoiles, gravées au laser, avec le nom et le visage de ceux qu'on devine être des employés. «C'est notre communauté de rêveurs, sourit Catarina Reguenga, responsable du marketing et des achats, qui entreprend la visite de l'usine. On recueille les idées de tous les employés pour qu'ils participent au développement de Petratex. L'esprit d'équipe est très important chez nous.»

On passe devant différents ateliers: la découpe, la teinture-impression ou le recyclage et la transformation de

vêtements. En chemin, on croise un robot autonome, préposé au transport de lourdes charges pour soulager les employés, avant d'apercevoir de loin – certainement pour ne pas pouvoir deviner les prototypes ni les marques – la confection, où des dizaines de couturières, en rangs d'oignon, s'affairent derrière leur machine.

Lors de la création de Petratex, en 1989, elles n'étaient que douze. Dans les années 90, l'entreprise prospère avec les commandes des géants Nike, Adidas, Levi's ou plus tard Speedo. Aujourd'hui, 500 petites mains travaillent sur le site, une centaine dans une autre usine au Portugal et 500 supplémentaires en Tunisie.

Un gage de qualité

«L'industrie portugaise repose sur une forte tradition dans la fabrication du textile, explique Sérgio Neto, patron de Petratex. Dans les années 80, elle était vue comme bon marché, mais elle a considérablement évolué. Aujourd'hui, on ne se contente plus de transformer et de confectionner, on innove. C'est sur ce créneau-là qu'on se positionne.»

L'an passé, son entreprise a généré un chiffre d'affaires de 54 millions d'euros avec des commandes pour «toutes les grandes marques de luxe», mais également des textiles inno-





«Au Portugal, [...] on a gardé cette culture de la perfection et on sait travailler avec des matériaux difficiles, des fibres sensibles. Ce sont des capacités que le luxe nous reconnaît depuis longtemps.»

António Braz Costa, directeur général du centre technologique Citeve

Aujourd'hui, 500 «petites mains» s'affairent chez Petratex au Portugal. Lors de sa création en 1989, elles n'étaient que 12.

vants pour les industries de la santé, de l'automobile ou de l'aéronautique.

Depuis le Covid et la guerre en Ukraine, de plus en plus de marques rapatrient leur production d'Asie ou d'Europe de l'Est au Portugal. Elles cherchent ainsi à réduire l'empreinte carbone liée au transport, tout en répondant à une demande croissante des consommateurs pour une mode plus éthique, conforme aux exigences européennes.

«L'industrie asiatique repose avant tout sur le prix, qui est très bas, recontextualise Sérgio Neto. Des marques peuvent y passer des commandes en grands volumes, parce que c'est 30 à 40% moins cher que chez nous, mais elles se retrouvent parfois avec d'énormes stocks d'invendus. En venant ici, elles s'y retrouvent presque financièrement, car elles économisent sur la gestion de ces stocks. On sait produire en petites séries des produits qui, au final, ont une forte valeur ajoutée sur le plan social et environnemental.» En quelques années, le «Made in Portugal» est en effet devenu gage de qualité.

Forte de cette réputation, l'industrie portugaise, qui vend presque la totalité de sa production à l'étranger, a atteint un nouveau record en 2022 avec 6,1 milliards d'euros d'exportations. Une hausse de 13% sur un an et de 17% par rapport à 2019. Pas de quoi faire sauter le champagne pour autant: les acteurs du secteur savent que ce résultat est surtout indexé sur l'inflation. En termes de quantité, les exportations sont en légère baisse depuis un an.

«La production responsable a un coût, certes, mais c'est aussi une grande opportunité, reprend le patron de Petratex. Surtout pour nous, au Portugal, qui sommes géographiquement proches des marques de luxe françaises et italiennes.»

Les concurrentes helvétiques, même moins prestigieuses, suivent le mouvement. «Depuis le Covid, nous avons été surpris par le nombre d'entreprises suisses qui se sont détournées de l'Asie ou des pays de l'Est en faveur du Portugal», déclarait en décembre 2022 au site *pme.ch* Marina Prévost-Mürer, présidente de la Chambre de commerce, d'industrie et de services Suisse-Portugal.

Le prix, mais pas que

Et le mouvement s'accélère. Trois raisons à cela, estiment les patrons: réduction des coûts de transport, savoir-faire local et main-d'œuvre bon marché. Pour rappel, le salaire mensuel minimum portugais est actuellement de 760 euros perçus sur quatorze mois (il passera à 820 euros en janvier 2024).

Autre élément qui joue en faveur du Portugal: la loi antigaspillage. Entrée en vigueur en France en janvier 2022 et depuis votée par l'UE, elle interdit la destruction des vêtements invendus, jusqu'alors brûlés. «Avec ces nouvelles contraintes environnementales, les marques sont obligées de redéfinir leur logistique. Il leur est aujourd'hui plus facile de travailler avec le voisin portugais, qui sait ré-

pondre à une production flexible et rapide, mais aussi recycler les invendus, plutôt qu'avec la Chine ou le Bangladesh», explique António Braz Costa, directeur général du Citeve, Centre technologique des industries textiles et du vêtement, qui nous reçoit dans son bureau.

Fondé en 1989 à Vila Nova de Famalicão, au nord de Porto, cet institut de recherche teste et développe de nouvelles technologies et processus de production. «Avant, on résolvait les problèmes, aujourd'hui on les devance», résume le directeur qui collabore avec plus de 600 entreprises portugaises. «Notre industrie est concentrée à 90% dans un rayon de 50 km autour du Citeve. On fonctionne comme un cluster naturel, un pôle de compétitivité. Lors d'une visite de deux jours, nos clients peuvent rencontrer plusieurs fournisseurs et se voir proposer différentes solutions.»

En l'occurrence, comment produire des vêtements en utilisant moins d'eau, moins d'énergies fossiles, moins

de produits chimiques, mais surtout davantage de matériaux bios? Dans les laboratoires du Citeve, 220 chercheurs et techniciens flanqués d'une blouse blanche tentent de répondre au quotidien à ces problématiques, 190 autres dans les locaux voisins du Centi, Centre de nanotechnologie et de matériaux techniques. «Au Portugal, contrairement au nord de l'Italie ou au sud de la France, on a préservé notre industrie. On a gardé cette culture de la perfection et on sait travailler avec des matériaux difficiles, des fibres sensibles. Ce sont des capacités que le luxe nous reconnaît depuis longtemps.»

Cannabis et code QR

Parmi les convaincus figurent les marques Dior, Louis Vuitton, Balenciaga ou encore Alexander Wang. Pour garder leur confiance, l'industrie portugaise vient d'investir 138 millions d'euros - dont 71 financés par l'État - dans la bioéconomie. «L'objectif est que d'ici à quatre ans, nos entreprises soient en ordre de marche pour pro-

duire du textile à base de nouvelles fibres naturelles, comme le cannabis, le lin, la paille de riz ou la paille de blé...» énumère António Braz Costa. Dans ses mains, des échantillons de résidus de café, d'eucalyptus, de centrales à biomasse, de liège ou d'écorces de chêne déjà utilisés pour la teinture.

Il attrape ensuite un t-shirt beige et nous propose de scanner, avec notre téléphone, le code QR figurant sur l'étiquette. Plusieurs données, bien illustrées, s'affichent aussitôt sur l'écran. «L'indice social et environnemental de ce t-shirt, calculé selon 200 paramètres, affiche un score de 73%. Il a été entièrement fabriqué au Portugal et sera vendu en Finlande. Il a fallu 3 litres d'eau et 113 grammes de produits chimiques pour le fabriquer, et il est à 88% recyclable.»

Les équipes d'António Braz Costa planchent déjà pour améliorer ces résultats. «Le passeport numérique des vêtements sera une réalité européenne d'ici à quatre ou cinq ans, conclut-il. C'est l'avenir de la mode et du luxe.» Et le Portugal l'a bien compris. ■



Forte de sa réputation, l'industrie portugaise vend presque la totalité de sa production à l'étranger. Elle a atteint un nouveau record en 2022 avec 6,1 milliards d'euros d'exportations.